



## “ Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain ”

Anna Madoeuf

### ► To cite this version:

Anna Madoeuf. “ Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain ”. Mihaela Chapelan. Partages genrés de l'espace, Edituria Universitaria Craiova, pp.147-156, 2014, 978-606-14-0858-0. halshs-01090168

**HAL Id: halshs-01090168**

**<https://shs.hal.science/halshs-01090168>**

Submitted on 3 Dec 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Madoeuf, Anna, 2014, « Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain », in *Partages genrés de l'espace*, coord. Mihaela Chapelan, Bucarest, Editura Universitaria Craiova, coll. études françaises, p. 147-156.

**Anna MADOEUF**

Professeur de géographie

Université François-Rabelais de Tours

UMR 7324 CITERES (Cités Territoires Environnement Sociétés) Équipe EMAM (Monde arabe et Méditerranée)

### **Surimpositions urbaines.**

#### **Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain.**

**Abstract:** In the Arab culture, Cairo is a suggestive city with a variety of connotations. The image of the Egyptian capital, as never before, associates women with places. Cairo is a city of inspiration for literature, the cinema, and music. Icons, effigies, muses, images, voices, solid forms, silhouettes, and even apparitions: it offers, in a variety of ways, a compilation of forms of the presence of, or references to, the portrayal of women. An exemplary illustration of this symbiosis is the character of Zeth, an ordinary woman of Cairo, the heroine of the eponymous novel by Sonallah Ibrahim. It is the reality of Zeth's daily life and spaces that embodies that of contemporary Egyptian society.

**Keywords :** *Cairo – Egypt – Gender – Women - Representations – Images – Literature – Urban landscapes – Public space - Revolution*

**Mots-clés :** *Le Caire – Égypte – Genre – Femmes - Représentations - Images - Littérature - Paysages urbains - Espace public - Révolution*

**Résumé :** Présentation d'une compilation de personnages féminins hantant l'espace du Caire et habitant ses paysages. Pour ce faire, sont évoquées des femmes qui, pour l'essentiel ne sont pas des créatures de chair, mais des idées et images, des icônes, des fictions, des fantasmes, des effigies, des égéries, des femmes idéales ou d'exception, mais aussi d'humbles citadines. Ces figures féminines qui, par leurs silhouettes, leurs voix, leurs espoirs ou leurs souvenirs, investissent nombre de lieux de la capitale, révèlent des dimensions singulières de l'espace urbain et social de l'Égypte contemporaine.

## Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain.

### Figures littéraires : les conquérantes

À l'évidence, Le Caire est une ville littéraire et le plus célèbre des écrivains égyptiens contemporains, Naguib Mahfouz, lauréat du prix Nobel de littérature en 1988, a fait du Caire le support de la plupart de ses œuvres et dépeint le paysage socio-culturel de plusieurs quartiers de la capitale. Naguib Mahfouz a aussi rendu célèbres plusieurs héroïnes, notamment les archétypes d'Amina, épouse obéissante et mère irréprochable (*Impasse des Deux-Palais*) et de son pendant Hamida, jeune femme insoumise et dévergondée au regard des codes de son milieu d'origine (*Passage des miracles*). Chacune de ces créatures incarne un registre d'expression, un modèle comportemental, une entité et une identité de la capitale, une facette d'un Caire dichotomique : ville ancienne, orientale et traditionnelle *versus* ville neuve, moderne, européenne. La seule fois où Amina transgresse les interdits et outrepassa les droits que lui accorde son époux, c'est pour se rendre, furtivement, prier à la mosquée d'al-Husayn. Bien qu'elle vive tout près, elle n'en connaît que le minaret, qu'elle voit de sa terrasse et qui est comme une tentation permanente. La jeune Hamida, elle, aspire à d'autres horizons urbains et souhaite quitter son quartier confiné et rétrograde de la vieille ville, accéder à l'autre versant de la capitale, la chatoyante ville moderne. La jeune femme parviendra à ses fins, elle changera de lieu, de milieu, elle franchira cette frontière mais, de l'autre côté de la ville, elle deviendra une prostituée<sup>1</sup>. Bien que résolument opposés, ces modèles désuets témoignent cependant tous deux de la perversité de la relation villes et femmes, de l'incapacité de ces dernières à contrôler ou réfréner leurs convoitises spatiales, leurs désirs de ville, si contrastés soient-ils. Cet effet attractif et pernicieux de la ville sur les femmes est manifeste aussi dans *la Sirène* (1968), nouvelle de Youssef Idris, où la jeune épousée venue de la campagne va répondre à l'appel de la ville, quitter son mari, disparaître et se fondre pour disparaître corps et âme dans la capitale qui l'a, en quelque sorte, envoûtée. La ville est ici un lieu de perdition des femmes, une histoire bien ancienne si l'on songe à l'association de la représentation de Babylone supposée plus ancienne ville du monde, et du supposé « plus ancien métier du monde ».

Parties à la conquête de la ville, les femmes sont aussi parvenues, directement ou plus insidieusement, à s'insinuer jusqu'aux véritables bastions masculins que sont les cafés, ce qui traduit l'évolution des pratiques sociales et les métamorphoses de la ville. Si elles ne se rendent pas dans les cafés ordinaires, elles n'hésitent pourtant pas à y faire des incursions virtuelles et à y joindre — ou à y tourmenter et persécuter — leurs maris par le biais du téléphone ; d'autre part, elles-mêmes fréquentent désormais des établissements hybrides de type cafétéria (Gamal Ghitany, *Épître des destinées*, nouvelles parues en 1977). Dans ce même recueil, les femmes contribuent aussi à faire de la ville du Caire<sup>2</sup> une « cité des femmes », au sens fellinien, en poussant les hommes à l'exil. De fait, la ville et les femmes sont complémentaires mais tout aussi difficiles d'accès. Pour parvenir à l'amour — légitime — soit au mariage, il faut pouvoir s'offrir l'espace qui va avec, s'installer, acquérir un logement. La femme est coûteuse, surtout celle des villes, qui use et abuse de nombreux accessoires, nécessitant un investissement financier lourd. Quand on aime une femme et que l'on veut vivre dans cette ville, il

<sup>1</sup> Cette figure n'est pas sans rappeler le personnage de Nana du roman éponyme d'Émile Zola, jeune fille qui quitte son quartier d'origine, celui de la Goutte d'Or à Paris, ainsi que sa condition d'ouvrière, et parvient à accéder aux beaux quartiers parisiens en devenant une courtisane.

<sup>2</sup> Cette ville elle-même n'est pas neutre, elle appartient incontestablement au genre féminin, révélateur de ses représentations dominantes. C'est souvent le cas des villes, dans leur énonciation (pour les langues latines et l'arabe notamment), de même que pour leurs représentations. Dans ses désignations et qualifications, Le Caire s'énonce au féminin, elle est *une ville* (*al-madina* est un mot féminin), elle est *al-Qâhira* (qui paradoxalement est transcrit par Le Caire), littéralement *la victorieuse*, ou plus encore *Umm al-Dunia* (la mère du monde, de la vie), comme l'appellent ses habitants. Cette ville-matrice semble avoir même engendré son propre pays puisqu'elle est aussi *Masr* (qui désigne Le Caire mais également l'Égypte). L'Égypte est aussi allégoriquement féminine, peut-être du fait qu'elle incarne une civilisation agraire (valeurs liées à la terre, à la fécondité, à la stabilité).

faudra quitter l'une et l'autre, émigrer, partir travailler dans un pays étranger, économiser, capitaliser. Autre manifestation de leur duplicité, si les femmes aspirent au mariage et veulent un homme, une fois celui-ci engagé (fiancé ou marié) elles le poussent à émigrer pour s'enrichir et restent seules, maîtresses des lieux...

Enfin, de manière plus distanciée, Sonallah Ibrahim, quant à lui, suggère simplement qu'aujourd'hui, le citoyen moyen est peut-être une femme... Quand le romancier retrace les destinées et aléas de l'Égypte contemporaine, c'est Le Caire qui est choisi comme cadre et c'est le personnage féminin de Zeth, dans le roman éponyme paru en 1992, qui en est la protagoniste principale ; ses pratiques, ressentis, analyses et perceptions de femme constituent la trame du récit. Ce sont ses spatialités qui révèlent les affres cairottes, sa vie qui reflète les tourments de la société égyptienne. Le vécu de Zeth donne à ressentir l'acidité urbaine, la nature corrosive de la ville, car en tant que femme elle y est soumise simultanément à une géographie souvent étriquée et contrainte, ainsi qu'à des pressions plus nombreuses et plus diversifiées. Il est ici question d'une Cairote ordinaire (classe moyenne, mariée, trois enfants, un travail de bureau), de sa vie quotidienne, des actes simples qui la rythment, de l'énergie dont il faut faire preuve pour la gérer, du lot commun de l'usure et de la désillusion. Les deux décennies (1970 et 1980) que traverse Zeth voient se décomposer son environnement social et urbain, voient se métamorphoser les cadres, habitudes et attitudes qu'elle tente d'assimiler et de suivre. Un symbole : Zeth, qui est une personne conformiste, prend le parti de se voiler pour être bien vue, ce qui ne la dispensera pourtant pas des attouchements dans le bus, toujours bondé, qu'elle emprunte au quotidien. Le roman évoque ainsi la question du harcèlement sexuel dans l'espace public cairote, en particulier dans le bus, un thème qui sera celui d'un film remarqué, *les Femmes du bus 678*, réalisé par Mohamed Diab en 2011. Face à la dégradation de la condition et du niveau de vie de sa famille, c'est Zeth qui tente avec toute son ingéniosité, même si ses projets échouent, d'accéder à une situation meilleure, son mari lui, est impuissant face à leur échec socio-spatial.

Autre forme plus explicite d'impuissance, celle résultant d'un mal mystérieux qui frappe la ville en touchant les habitants mâles de l'impasse Zaafarâni, microcosme cairote imaginé par Gamal Ghitany (*La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarâni*, 1989). Les hommes y sont affectés dans leur virilité, victimes d'impuissance sexuelle. Peut-être est-ce la conséquence de la multiplicité et de l'intensité des désirs des femmes, elles sont exclusives, voraces, grandes consommatrices, leurs besoins, matériels, financiers ou sexuels, ne sont jamais assouvis ni même réfrénés. Les hommes ne peuvent plus faire face, ni leur faire face. Dans ce vis-à-vis orchestré par la ville contemporaine, les hommes sont laminés, humiliés. Ce sont alors les femmes, de par leur voracité polymorphe, qui deviennent les personnages centraux et exclusifs de la ville, en s'imposant dans la cité, devenue leur univers d'ogresses, leur territoire.

### Présences féminines : images, voix, silhouettes

Mohammed Berrada, écrivain marocain, auteur d'un livre sur ses années cairottes, paru en 1999 (*Comme un été qui ne reviendra pas. Le Caire, 1955-1996*), souligne, quant à lui, la difficulté d'imaginer, de contempler et de vivre Le Caire sans les romans de Naguib Mahfouz, les films de Youssef Chahine et les chansons d'Oum Kalthoum, pour ne citer que les standards principaux de ces trois registres artistiques. Dans le paysage matériel et immatériel de cette ville, emblématique d'une identité culturelle arabe contemporaine, Mohammed Berrada témoigne de son incapacité à distinguer entre ce qu'il avait lu, entendu, vu par lui-même ou encore vu à l'écran<sup>3</sup>... En ce sens, l'écrivain avoue notamment ne pouvoir évoquer la place Bâb al-Hadid du Caire (la place de la gare principale du Caire), sans voir instantanément se superposer au décor urbain la silhouette de la plantureuse Hind Rostom, inoubliable héroïne du film culte de Youssef Chahine *Gare centrale (Bâb al-Hadid, 1958)*.

La présence et la place de la chanteuse Oum Kalthoum dans l'univers de la capitale égyptienne sont également remarquables. Associée aux années Nasser, dont elle fut un véritable symbole (on disait même que sa popularité faisait de l'ombre à celle du président), celle que l'on nommait « la quatrième

---

<sup>3</sup> Rappelons qu'Oum Kalthoum a chanté et joué dans de nombreux films et que Naguib Mahfouz a conçu pléthore de scénarios pour la télévision, son œuvre écrite a aussi été adaptée au cinéma et à la télévision, notamment sous la forme de feuilletons.

pyramide d'Égypte », « l'astre de l'Orient », ou encore « le rossignol du Caire », Oum Kalthoum (v. 1900-1975), règne sur la scène lyrique des années 1930 jusqu'à sa disparition en 1975. Ses mimiques, gestuelles et accessoires sont copiés par de nombreuses artistes, mais bien plus qu'une simple mode, c'est un langage, un mode d'expression, et un style qu'elle a inventés, utilisant une tessiture unique au service d'un registre inédit qui mêlait l'amour et le divin, associant le classique et le moderne. Son aura était telle que de nombreuses chanteuses, issues de tout le monde arabe, venaient au Caire compléter leur formation et s'inspirer de la diva, contribuant alors à faire de cette ville la scène artistique du monde arabe. Pendant de nombreuses années, le premier jeudi de chaque mois<sup>4</sup>, ses chansons retransmises à la radio *Sawt al-Qahira* (littéralement « la voix du Caire »), étaient écoutées avec recueillement et bouleversaient le monde arabe tout entier, « du golfe à l'océan » selon la formule consacrée : la voix du Caire, épicerie lyrique du monde arabe, était la sienne. Lors de ses funérailles, en février 1975, celle qui vidait les rues du Caire lors de la diffusion de ses concerts, les remplit à l'occasion d'un des plus grands débordements de foule qu'ait connus la capitale égyptienne. Après sa disparition, une station de radio à son nom est créée, chaque jour à 17 heures une de ses prestations est retransmise. Au Caire, la diva a son café, son musée et occupe toujours une place prépondérante, aujourd'hui teintée de nostalgie, dans l'espace sonore de la capitale. Mais Oum Kalthoum n'était pas une femme, elle était « la dame » (« *al-sett al-kul* »).

Une autre grande figure féminine consensuelle à avoir également, durant la période nassérienne, suscité des mouvements de foule et investi – certes de manière singulière – un espace public globalement confisqué par le pouvoir, à avoir transgressé et transcendé le couvre-feu alors en vigueur, et à avoir poussé la population à braver l'interdiction de rassemblement en cours n'est autre que la Vierge Marie. L'on peut, dans ce contexte, évoquer les apparitions de la Sainte Vierge, modèle féminin idéal et consensuel ; sa silhouette lumineuse s'est montrée de manière récurrente (tant aux Chrétiens qu'aux Musulmans) au-dessus du dôme d'une église dans le ciel nocturne du quartier cairote de Zaytoun, durant plusieurs mois au cours des années 1968 et 1969<sup>5</sup>. Attirant des foules, ces visions lumineuses et silencieuses dans la capitale ont peut-être contribué à reconforter et apaiser les Égyptiens après l'humiliante défaite de 1967 contre Israël et consolidé l'unité de la nation, mise à mal par cette épreuve.

### **Zeth : retour et conversion d'un personnage...**

Sonallah Ibrahim l'auteur de *Zeth*, personnage précédemment évoqué, n'a pas fait du Caire un cadre neutre ni une chimère. En utilisant d'autres ressorts que ses prédécesseurs, l'auteur a perpétué Le Caire en condensateur et incarnation de l'Égypte. À mesure que se gâte, se décompose et s'estompe le paysage de la cité, le projet dans lequel est engagée, bon gré mal gré, cahin-caha, la société égyptienne, et dont Zeth est en quelque sorte le symptôme humain et l'effigie, apparaît comme un leurre et une mystification. Le roman s'achève lorsqu'à la fin d'une journée banale et épuisante, la malheureuse Zeth s'aperçoit avec dépit et résignation, que les poissons subventionnés achetés bon marché au kiosque de la coopérative, sont avariés, la date de péremption ayant été camouflée... Une illustration triviale et perverse des arcanes de la corruption. Dans le roman, la confrontation de la vie de Zeth et de la rengaine obsédante des faits d'actualité est orchestrée de manière soigneusement parallèle. Zeth n'a rien d'une passionaria ni d'une héroïne, mais pour autant, le roman achevé, est-elle, symboliquement, vouée à l'impuissance éternelle ? Zeth, créature en partie générique, extraite de la multitude et banalisée, ne peut-elle vingt ans après la parution du roman qui emprunte son prénom, au terme d'un parcours erratique, être devenue un personnage de sa propre cité ? Zeth n'est-elle pas un être de cette foule d'humains, cette foule que l'on supposait inconsistante, meublant les rues du Caire sans les investir, cette foule que l'on ne voyait pas se dessiner sinon en creux ou en ombre, cette foule envisagée comme apathique ou résignée ? Que nous susurrerait Zeth, sans toutefois en prononcer les mots ? Ce qui était une de ses pensées, un murmure peut-être, ou encore un vœu, n'est-ce pas cela qui s'est cristallisé au Caire au cours de l'année 2011 en un amalgame de souhaits, de propositions,

<sup>4</sup> De 1928 à 1972, les concerts donnés par Oum Kalthoum les premiers jeudis de chaque mois étaient retransmis à la radio.

<sup>5</sup> Apparitions multiples considérées comme reconnues par approbation de l'épiscopat copte le 4 mai 1968.

d'affirmations et de revendications... En une parole cohérente, une proclamation de foi partagée à force d'évidence. « Nous voulons vivre comme des êtres humains » : tel était le *leitmotiv* des revendications des manifestants égyptiens en 2011<sup>6</sup>.

En extrapolant sa trajectoire romanesque, temporelle et spatiale, ne peut-on imaginer puis reconnaître Zeth, échappée un temps de son existence de personnage littéraire ? Zeth, devenue une personne parmi celles présentes sur l'emblématique place Tahrir dès le début de la révolutionnaire année 2011. Réalisant ainsi le vœu initial et le dessein de Sonallah Ibrahim<sup>7</sup>, une créature supplémentaire s'est peut-être ajoutée au panthéon des présences imaginaires qui hantent Le Caire. De fait, l'histoire de Zeth s'est effectivement prolongée dans l'univers de la fiction, en empruntant un autre support que celui de son origine, le roman, sous la forme d'un feuilleton télévisé, réalisé par la scénariste Mariam Naoum. Diffusée en Égypte au cours du mois de ramadan 2013, *Hekayat bent esmaha Zeth (Histoire d'une femme du nom de Zeth)* a connu un grand succès national. La série télévisée a en fait poursuivi, en les réorientant, le destin et la vie de Zeth, réinterprétés à l'aune des bouleversements socio-politiques connus par l'Égypte entretemps<sup>8</sup>. Cette nouvelle histoire en mode de suite continue là où se termine le roman, puisque Zeth, au lieu de se résigner à son sort, sort manifester et protester, et passe de l'accablement à l'action. Même s'il ne l'a pas initiée lui-même, cette chute peut cependant être imaginée comme une revanche de Sonallah Ibrahim, dont on peut rappeler qu'il fut l'un des participants à l'origine du mouvement *Kefaya* (« Ça suffit »), mouvement de contestation du régime de Hosni Moubarak, comme une revanche aussi de la nature initialement voulue du personnage de Zeth, dont le caractère insipide et le comportement timoré n'étaient peut-être, finalement, que les traits d'une adaptation à un contexte oppressif. « Quand les personnages fictifs peuvent émigrer de texte en texte, cela signifie qu'ils ont acquis un droit de citoyenneté dans le monde réel, s'affranchissant du récit qui les a créés » (Eco 1996 : 36). Si l'on suit cette proposition d'Umberto Eco, il semblerait que Zeth, par sa réapparition deux décennies plus tard place Tahrir, *via* une autre forme de fiction, soit donc devenue une citoyenne cairote.

#### Références bibliographiques

- BERRADA, M., 2001 (1999), *Comme un été qui ne reviendra pas. Le Caire, 1955-1996*, Paris, Sindbad Actes Sud.
- CALVINO, I., 1996 (1972), *Les villes invisibles*, Paris, éd. du Seuil, coll. Points.
- DEPAULE, J.-C., 2014, *À travers le mur*, éd. Parenthèses, coll. Eupalinos.
- ECO, U., 1996 (1994), *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Le livre de poche, coll. Biblio essais.
- GHITANY, G., 1993 (1989), *Épître des destinées* (nouvelles), Paris, Seuil.
- GHITANY, G., 1997 (1977), *La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarâni*, Sindbad, Actes Sud.
- HAQQI, Y., 1991 (1944-1955), *Choc* (nouvelles), Paris, Denoël-Alif.
- HESHMAT, D., 2004, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, thèse de doctorat, Université de Paris 3.
- IBRAHIM, S., 1993 (1992), *Les années de Zeth*, Paris, Actes Sud.
- IDRIS, Y., 1986 (1959-1968), *La sirène et autres nouvelles*, Paris, Sindbad.
- MADOEUF, A. et CATTEDRA, R. (dir.), 2012, *Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, coll. Villes et Territoires.
- MAHFOUZ, N., 1970 (1947), *Passage des miracles*, Paris, Sindbad.
- MAHFOUZ, N., 1985 (1956), *Impasse des Deux-Palais*, Paris, J.C. Lattès, coll. Lettres arabes.
- MAKARIUS, R., 1964, *Anthologie de la littérature arabe contemporaine. Le roman et la nouvelle*, Paris, Le Seuil, 1964.
- MEHREZ, S. (ed), 2012, *Translating Egypt's Revolution. The Language of Tahrir*, Cairo, Cairo, The American University in Cairo Press, Tahrir Studies Edition, 2012.
- ROSEMBERG, M., 2012, *Le géographique et le littéraire. Contribution de la littérature aux savoirs sur la géographie*, texte inédit (vol. 3), Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris 1.
- SENNETT, R., 2002, *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*, Paris, éd. de la passion.
- VIAL, C., 1979, *Le personnage de la femme dans le roman et la nouvelle en Égypte de 1914 à 1960*, Damas, Presses de l'Institut français du Proche Orient.

<sup>6</sup> Ces mots introduisaient une tribune de Richard Jacquemont (traducteur de *Zeth* en français) dans le journal *Libération* du 4 février 2011.

<sup>7</sup> Sonallah Ibrahim, interviewé par Frances Dal Chele, a témoigné du fait que son projet de roman était initialement tout autre : « Au départ, je voulais m'inspirer de l'histoire vraie d'une Égyptienne qui a pris la tête d'une révolte dans les années 1920. Mais je n'ai pas réussi [dans le contexte de l'époque] à créer autre chose que ce personnage de Zeth » (*Le Monde fr* 4 nov. 2002).

<sup>8</sup> Le feuilleton a été réalisé en 2011, à propos des péripéties du tournage, voir l'article d'Yves Gonzalez-Quijano : « Dhât et la censure des jupes : entre démocratie et démagogie » sur son blog *Culture et politique arabes* : <http://cpa.hypotheses.org/3271>

WASSEF, M. (dir.), 1995, *Égypte 100 ans de cinéma*, Paris, Institut du Monde Arabe - Ed. Plume.